

Francisco Javier PÉREZ, *Los jesuitas venezolanos y el lenguaje. La invención de las lenguas y la construcción de una lingüística misionera, siglos XVII y XVIII*, Madrid/Frankfurt am Main, Iberoamericana/Vervuert, 2024, 344 p.

L'ouvrage de Francisco Javier Pérez s'inscrit dans la très riche collection «Lingüística Misionera» d'Iberoamericana / Vervuert, vouée à l'actualisation des matériaux linguistiques coloniaux et à l'évaluation de leur importance pour l'histoire de la linguistique, ainsi que pour les études descriptives et typologiques. Les thématiques abordées dans cette collection ne se limitent pas à de simples reprises, mais visent avant tout à une reconceptualisation des champs de recherche et des sources historiographiques. Ce dixième volume paru chez Iberoamericana / Vervuert – *Los jesuitas venezolanos y el lenguaje*, sous-titré *La invención de las lenguas y la construcción de una lingüística misionera, siglos XVII y XVIII* – offre un panorama ample et éclairant de deux siècles de l'histoire de la linguistique missionnaire au Venezuela. Étant donné que plusieurs de ses chapitres ont déjà été publiés au cours des trois dernières décennies, il va de soi qu'il s'agit d'une nouvelle publication actualisée, destinée à élargir sa diffusion, à en faciliter l'accès pour le lectorat contemporain et à toucher de nouveaux publics.

Le livre que nous présentons ici retient l'attention pour deux raisons principales. D'une part, il rassemble des études consacrées à des figures de premier plan de la linguistique missionnaire jésuite au Venezuela aux 17^e et 18^e siècles: les missionnaires Pierre Pelleprat, José Gumilla, Alonso de Neira, Juan Rivero, Filippo Salvatore Gilij, l'académicien José Cassani et le linguiste Lorenzo Hervás. D'autre part, il propose une contextualisation historiographique de longue durée, allant de la pensée cartésienne du Français Pelleprat aux œuvres majeures de Gumilla, Gilij et Hervás, mises en dialogue avec l'*Ilustración* du 18^e siècle, dans le contexte intellectuel du mouvement des académies espagnoles, auquel Pérez se réfère à plusieurs reprises (rappelons la «Real Academia Española» (1713) ou l'«Academia de la Historia» (1735-1738)). Parfois, Pérez se penche également sur le 16^e siècle (notamment à propos de Nebrija) et sur d'autres ordres religieux majeurs de la linguistique missionnaire au Venezuela, notamment les capucins et les franciscains. Divers missionnaires catholiques ont étudié et documenté, dès le début de la colonisation de l'Amérique du Sud, plusieurs langues amérindiennes, telles que le nahuatl, le quechua, l'aimara, l'achagua, le pemón, le tupi, le kiriri, parmi bien d'autres (cf. Zimmermann 1997)¹. Pérez souligne l'évocation du mythe de la tour de Babel. Si le thème de la *confusio linguarum* a longtemps servi de métaphore à la diversité linguistique du vaste continent américain, il apparaît clairement que, chez Gumilla, Gilij et Hervás, il traduit déjà une prise de conscience des différences, des parentés et des comparaisons possibles entre les langues, à différents niveaux linguistiques. L'Italien Gilij, par exemple, familier des langues tamanaku et maipure de la région de l'Orénoque, s'est livré à des considérations d'ordre étymologique, typologique, phonétique et morphologique: «De su origen [lenguas de los orinoquenses] y del modo de hallar su relación con las de nuestro continente [l'italien, le français, l'espagnol, le portugais, ainsi que le latin]»; «De la pronunciación de las lenguas orinoquenses»; «[...] de las partes

¹ Klaus Zimmermann (éd.), *La descripción de las lenguas amerindias en la época colonial*, Frankfurt am Main/Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 1997.

de la oración, y en primer lugar del nombre»². Des aspects de la variation dialectale ont également retenu l'attention de Pierre Pelleprat, comme le souligne le présent ouvrage à propos de la description lexico-grammaticale du galibi, langue parlée sur le littoral du Venezuela [chapitre 2].

Examinons la structure générale de l'ouvrage. La lecture de la table des matières [9] révèle, à travers les auteurs étudiés, que Francisco Javier Pérez s'attache à retracer l'histoire de la recherche linguistique menée par des jésuites au Venezuela depuis 1655 – année de la publication de l'*Introduction à la langue des Galibis*³ de Pierre Pelleprat – jusqu'en 1800, date de parution du premier volume («*Lenguas y Naciones Americanas*») du *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas* de Hervás. Le livre comprend sept chapitres, encadrés par une note initiale, une note finale, un appendice, une bibliographie et un index. Plus en détail, le corps de l'ouvrage se compose de : 1. «*La fábrica de la tradición*» [15-51] ; 2. «*Pierre Pelleprat y el nacimiento de la filología jesuítica (1655)*» [53-74] ; 3. «*José Gumilla o la narrativa del laberinto filológico (1741)*» [75-118] ; 4. «*El escritor y lexicógrafo José Cassani, miembro de la Real Academia Española (1741)*» [119-165] ; 5. «*Técnica lexicográfica antigua en el vocabulario achagua de los padres Neira, Rivero y de su refundidor anónimo (1762)*» [167-194] ; 6. «*El modelo lingüístico de Felipe Salvador Gilij (1782)*» [195-244] ; et 7. «*El mitridático Lorenzo Hervás y la cosmolingüística del Orinoco (1800)*» [245-283].

Mais le cadre chronologique 1655-1800 et ce corpus d'auteurs étudiés ne sont ni clos ni ne constituent le *terminus ad quem* des intentions historiographiques de Pérez. L'auteur étend son analyse au 19^e siècle, période durant laquelle les langues du Nouveau Monde commencent à susciter l'intérêt des linguistes et des ethnologues, au-delà de l'action missionnaire. Dans un appendice consacré à «*El legado de los jesuitas. La invención de las lenguas en Alejandro de Humboldt (1814)*» [291-310], sont analysés l'activité lexicographique du voyageur allemand et l'héritage de la linguistique missionnaire dans *Viaje a las Regiones Equinociales del Nuevo Continente*. De surcroît, tant dans une «*Nota inicial*» [11-14] que dans une «*Nota final*» [285-290], l'auteur recense promet de mener à son terme le cycle de la recherche jésuite au Venezuela après la restauration de la Compagnie de Jésus, en couvrant les 19^e, 20^e et l'actuel 21^e siècle, et en intégrant des études philologiques consacrées aux jésuites Manuel Aguirre Elorriaga (1904-1969), Pedro Pablo Barnola (1908-1986), Fernando Arellano (1908-2002), José del Rey Fajardo (1934) et Jesús Olza Zubiri (1938), dont certains sont abondamment cités par Pérez et mis à l'honneur dans une dédicace [7]. Il y a lieu de relever qu'une telle entreprise de recherche se situe, en principe, hors du champ épistémologique de l'historiographie linguistique missionnaire, laquelle se rattache de manière prototypique à la période des grandes découvertes ayant donné lieu à l'expansion coloniale européenne. En fin de parcours, à cette structure s'ajoutent une bibliographie [311-331] ainsi qu'un précieux élément périphérique, «*Índice onomástico*» [333-342], qui rend de grands services aux lecteurs.

Tant du point de vue matériel que de celui du contenu, l'ouvrage de Pérez aurait pu être scindé en plusieurs parties indépendantes, chacune consacrée aux jésuites qui

² Felipe Salvador, Gilij *Ensayo de Historia Americana*, t. 3, Caracas, Academia Nacional de la Historia, p. 125, 132, 138, 142 (1^{ère} éd. 1782).

³ Francisco Javier Pérez utilise l'édition espagnole, *Introducción a la lengua de los galibi*.

se sont particulièrement distingués dans l'étude de nombreuses langues indigènes du Venezuela et de l'Orénoque, à leurs travaux missionnaires (dictionnaires/vocabulaires, grammaires, textes ethnographiques), ainsi qu'au contexte historique et culturel dans lequel ils ont vécu (p. ex., «Cartesiano y Humanista», chap. 2; «Gumilla y el espacio de la lingüística», chap. 3; «El Orinoco visto desde Madrid», chap. 4). En ce qui concerne les ouvrages étudiés, Pérez retient un ensemble de six sources historiographiques – lexicales, grammaticales, lexico-grammaticales (à structure bipartite) ou historiques (accompagnées de notes lexicographiques) – dont le contenu général, la macro- et la microstructure, de même que la technique lexicographique font l'objet d'une analyse plus ou moins approfondie. Bien qu'il s'agisse d'un corpus largement connu, les titres sont rappelés ci-dessous, selon l'ordre de présentation adopté par Pérez :

- *Introducción a la lengua des Galibis, sauages de la Terre Ferme de L'Amérique Meridionale* (1655), Pierre Pelleprat (comme un texte autonome, ayant son propre frontispice);
- *El Orinoco ilustrado y defendido* (1741), José Gumilla (t. 1, Chaps. IV-V);
- *Historia de la provincia de la Compañía de Jesus del Nuevo Reino de Granada en la América* (1741), José Cassani;
- *Vocabulario de la lengua Achagua* (1762), Alonso de Neira et Juan Rivero;
- «De la religión y de las lenguas de los orinoquenses y los otros americanos» (1782), Felipe Salvador Gilij (*Ensayo de Historia Americana*, t. 3);
- «Lengua y naciones americanas» (1800), Lorenzo Hervás (*Catálogo de las lenguas*, vol. 1).

Les ouvrages de Gumilla, Gilij et Hervás s'inscrivent dans un même horizon de rétrospection, hérité de la pensée des Lumières et structuré par les *ilustrados* à travers des ouvrages à vocation encyclopédique. Ainsi, «Gilij mostrará su asimilación al pensamiento lingüístico del siglo XVIII» [196]; «Ilustrado y enciclopedista, Hervás será un espíritu dieciochesco» [246]; quant à Gumilla, la référence à un «*Orinoco ilustrado*» constitue déjà la preuve de son inscription dans le contexte intellectuel du siècle des Lumières. L'ouvrage faisant l'objet du présent compte rendu met également en évidence un autre topique fondamental de la linguistique missionnaire, conceptualisé par Sylvain Auroux (1992)⁴ sous l'expression de «grammaire latine étendue», autrement dit, des grammaires fondées sur des structures latines. Selon Pérez, «[e]s, tal vez, este fuerte acento latinista en la concepción de la gramática y su apego a las fuentes del humanismo renacentista, una de las claves para justificar, más allá de sus méritos intrínsecos, la presencia repetida de los textos neobrijanos, en especial los dedicados al latín» [27], paroles tirées du Chapitre 1., «La fábrica de la tradición» [15-51], particulièrement pertinentes dans le domaine de la description morphologique. La syntaxe ou *constructio* des langues amérindiennes constituait le domaine où se manifestaient les plus grandes irrégularités par rapport au modèle latin ou européen. Toutefois, si la présence de la tradition grammaticale latine fait partie intégrante de l'histoire des idées linguistiques missionnaires, cette homogénéité de pensée n'exclut pas pour autant la prise de conscience des nouvelles réalités linguistiques auxquelles furent confrontés les grammairiens missionnaires, tant en Amérique espagnole qu'en Amérique portugaise. À titre d'exemple, Pérez [57] mentionne l'usage d'une métalangue innovante dans la conception des parties du discours

⁴ Sylvain Auroux, *Histoire des idées linguistiques*, Liège, Mardaga, 1992.

chez Pierre Pelleprat, telle qu'elle apparaît dans son petit manuel lexico-grammatical, *Introduction à la langue des Galibis* (1655), où sont distinguées les catégories grammaticales de la « conjonction » et de la « disjonction ».

Au total, *Los jesuitas venezolanos y el lenguaje. La invención de las lenguas y la construcción de una lingüística misionera, siglos XVII y XVIII*, de Francisco Javier Pérez, offre un riche ensemble de données de nature diverse, qui, sans constituer un matériau entièrement inédit, sont toujours les bienvenues pour proposer une vue d'ensemble de la linguistique missionnaire jésuite au Venezuela.

Maria do Céu FONSECA